

LA CONVERGENCE DES OMBRES



FRÉDÉRIC MONTELAINE

Frédéric Montelain

La Convergence des ombres

© Frédéric Montelain, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0866-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Même lorsque les jours semblent lourds et que les épreuves s'enchaînent, il existe en chacun de nous une force discrète qui refuse de s'éteindre. L'espoir n'est pas une illusion naïve ni une manière d'ignorer la souffrance. C'est au contraire la capacité de regarder la réalité en face, avec ses blessures, ses pertes et ses incertitudes, tout en choisissant de croire qu'un lendemain reste possible.

La vie n'épargne personne. Chacun traverse des moments de doute, de fatigue ou de douleur. Certains rêves se brisent, certaines attentes déçoivent, et parfois le chemin paraît injuste. Pourtant, au milieu de ces tempêtes, il reste toujours de petites lumières : une main tendue, un mot sincère, un souvenir heureux, ou simplement la certitude que chaque nuit finit par laisser place à l'aube.

Être optimiste ne signifie pas sourire en permanence ni prétendre que tout ira bien sans effort. Le véritable optimisme est lucide. Il accepte les difficultés, reconnaît les limites, mais refuse de se laisser définir uniquement par elles. Garder les pieds sur terre, c'est comprendre que le changement demande du temps, du courage et de la patience. Les blessures ne disparaissent pas en un instant, mais elles peuvent devenir des preuves de résistance plutôt que des marques de défaite.

Il y a une dignité profonde dans le fait de continuer à avancer malgré les cicatrices. Chaque pas, même hésitant, est déjà une victoire contre le découragement. Et parfois, l'espoir ne ressemble pas à une grande certitude éclatante ; il ressemble simplement à la décision silencieuse de ne pas abandonner aujourd'hui.

La vie restera imparfaite, imprévisible et parfois dure. Mais tant qu'il reste en nous la volonté de reconstruire, d'aimer, d'apprendre et de recommencer, alors

rien n'est totalement perdu. L'espoir ne supprime pas les souffrances ; il leur donne un sens et ouvre la possibilité d'un avenir plus apaisé. C'est cette alliance entre lucidité et confiance qui permet d'avancer avec le cœur vivant et les pieds solidement ancrés dans la réalité.

Frédéric Montelain.

PROLOGUE

L'Architecture des Ombres

La lumière du matin s'étirait lentement sur les murs de l'appartement. Une lumière douce, presque irréelle, comme si le monde avait décidé, pour une fois, de leur accorder un répit. Marc était dans la cuisine. Silencieux. Concentré. Le bruit régulier de la cafetière remplissait l'espace, rassurant, familier, presque mécanique dans sa constance.

— Tu en veux un ? lança-t-il sans se retourner.

Mais il ne reçut aucune réponse. Marc esquissa un léger sourire.

Logan ? reprit-il.

Toujours rien. Toujours pas de réponse. Rien que le silence. Il fronça légèrement les sourcils.

Tu es déjà parti ?

Il coupa la cafetière et se retourna. Le salon était vide. Toujours pas de Logan. Mais quelque chose attira immédiatement son attention. Sur la table basse. Un carnet. Marc s'approcha. Il connaissait ce carnet. Logan y notait parfois ses visions, ses impressions, ses fragments de mémoire, tout ce qui ne tenait pas en place dans son esprit. Marc tendit la main. Puis s'arrêta. Le carnet n'était pas ouvert. Il était... posé. Mais pas comme d'habitude. Pas négligemment. Pas à moitié fermé. Aligné. Parfaitement. Comme si quelqu'un avait pris le temps de le placer exactement au centre de la table. Marc fronça les sourcils.

— Logan... ?

Sa voix résonna doucement. Toujours aucune réponse. Il ouvrit le carnet. Les premières pages étaient remplies. Écriture nerveuse. Rapide.

Puis il tourna une page. Et s'arrêta. Une phrase. Écrite en plein milieu. "*Il y avait quelque chose ici.*". Marc resta immobile.

C'est quoi ça...

Il tourna la page suivante. Vide. Puis encore une. Vide. Puis, Une autre phrase.

"*Tu ne le vois pas.*"

Un frisson lui parcourut le dos.

Logan !

Cette fois, sa voix était plus forte. Il releva brusquement la tête. Et c'est là qu'il le vit. Dans l'embrasure de la chambre. Logan. Immobile.

Tu es là, dit Marc soulagé.

Mais Logan ne répondit pas. Son regard était fixé sur le salon. Sur quelque chose que Marc ne voyait pas.

Logan ? Quelque chose ne va pas ?

Toujours rien. Marc s'approcha lentement.

— Hé... tu m'as fait peur.

Logan cligna des yeux. Comme s'il revenait de très loin.

— Tu... tu le vois ? murmura-t-il.

Marc s'arrêta.

— Voir quoi ?

Logan leva légèrement la main et pointa un endroit précis dans la pièce. Entre le canapé et la table basse.

— Là.

Marc regarda. Il n'y avait rien.

— Logan... il n'y a rien.

Un silence. Puis Logan secoua légèrement la tête.

— Si.

Sa voix tremblait à peine. Mais suffisamment pour que Marc comprenne que quelque chose n'allait pas.

— Il y avait quelque chose, répéta Logan.

Marc posa une main sur son bras.

— D'accord. Quoi ?

Logan ferma les yeux.

— Une chaise.

Marc fronça les sourcils.

— Une chaise ?

— Oui. Juste là. Hier soir encore.

Marc regarda l'espace. Vide.

— Logan... on n'a jamais eu de chaise ici.

Logan rouvrit les yeux.

— Si, je t'assure que si.

Plus ferme.

Elle était là.

Marc sentit une tension monter.

— Logan... réfléchis.

— Marc ! Je te dis qu'elle était là.

Puis Logan ajouta, plus bas :

Et d'ailleurs tu t'y es assis.

Marc resta figé.

— Non.

— Si.

Leurs regards se croisèrent. Et pendant une seconde, quelque chose se fissura.

— Tu t'es assis, continua Logan.

Tu m'as parlé. Tu m'as dit que tout allait bien.

Marc secoua la tête.

— Logan... ça n'est jamais arrivé.

Le silence devint lourd. Oppressant. Logan recula légèrement.

— Tu ne t'en souviens pas... Mais c'est quoi ce délire ?

Les mots étaient sortis trop vite. Trop secs. Et Marc le regretta immédiatement. Mais Logan avait déjà reculé davantage.

— Non...

Sa voix tremblait.

— C'est moi qui me souviens. Et toi...

Il fixa Marc.

...toi tu oublies.

Marc inspira profondément.

— Logan... écoute-moi. On va vérifier tout cela ensemble, d'accord ?

Il attrapa son téléphone.

— Je vais regarder les photos, les vidéos, il doit bien y avoir...

Il s'arrêta. L'écran. Une photo. Prise la veille. Le salon. Marc et Logan. Et entre eux, Une chaise. Marc sentit son souffle se bloquer.

— ... Attends, ce n'est pas possible...

Logan s'approcha lentement.

— Tu vois ?

Marc recula d'un pas.

— Non... non, ça...

Il regarda autour de lui. La chaise n'était plus là. Mais la photo... était réelle.

— Elle n'est plus là, murmura Logan.

Marc passa une main dans ses cheveux.

— Logan... qu'est-ce que...

— Elle a disparu.

Puis Logan murmura :

Et toi... tu ne t'en souviens plus.

Marc releva les yeux.

— Si. Maintenant si.

Leurs regards se croisèrent. Et pour la première fois, Marc comprit. Ce n'était pas une vision. Ce n'était pas une erreur. Ce n'était pas dans la tête de Logan. *Quelque chose avait été retiré de la réalité.* Et seul Logan... avait remarqué sa disparition.

Quelque part, dans une espèce de laboratoire ressemblant à une immense cellule informatique et de recherche...

La pièce était parfaitement ordonnée. Trop parfaitement. Chaque objet était à

sa place. Chaque surface, immaculée. Chaque angle, net, précis, presque agressif dans sa rigueur. Un bureau. Deux chaises. Une lampe articulée. Un dossier fermé. Et pourtant, quelque chose clochait. L'homme assis au centre de la pièce ne parvenait pas à définir quoi. Mais il le sentait. Dans sa poitrine. Dans ses tempes.

Dans ce léger décalage entre ce qu'il voyait... et ce qu'il ressentait.

— On reprend depuis le début, dit la femme en face de lui.

Sa voix était calme. Maîtrisée. Professionnelle. Trop professionnelle.

Vous affirmez que cet événement ne s'est pas produit comme indiqué dans le rapport.

L'homme passa lentement une main sur son visage. Fatigué. Perdu.

— Je n'affirme rien, répondit-il.

— Je sais.

La femme croisa les mains sur la table tout en observant.

— Très bien. Alors expliquez-moi.

Il leva les yeux vers elle.

— Le corps n'était pas là.

Elle ne bougea pas.

— Pourtant, selon les rapports...

— Les rapports sont faux.

Le mot tomba comme une évidence.

Je suis entré dans la pièce. J'ai vérifié. Il n'y avait absolument personne.

— Et ensuite ?

L'homme hésita.

— Ensuite... on m'a dit qu'il y avait un corps.

— Et il y en avait un ?

Il ferma les yeux.

— Oui. Mais il n'y était pas avant.

La femme pencha légèrement la tête.